

BUREAUX: RUE NAIN, 1

ABONNEMENTS:

ROUBAIX-TOURCOING: Trois mois, 12 fr.; Six mois, 23 fr.; Un an, 44 fr. LE NORD DE LA FRANCE: Trois mois, 14 fr.; Six mois, 27 fr.; Un an, 51 fr. — L'abonnement continue, sauf avis contraire. ANNONCES: 20 centimes la ligne. RÉCLAMES: 25 centimes — On traite à forfait

JOURNAL DE ROUBAIX

MONITEUR POLITIQUE, INDUSTRIEL ET COMMERCIAL DU NORD

PROPRIÉTAIRE-GÉRANT A. REBOUX

ON S'ABONNE ET ON REÇOIT LES ANNONCES: A ROUBAIX, aux bureaux du journal, rue Nain, 1; A Lille, chez M. Béghin, libraire, rue Grande-Chaussée; A Paris, chez MM. Havas-Laffitte-Bullier et Cie, place de la Bourse, 8; A Bruxelles, à l'Office de Publicité, rue de la Madeleine et chez J.-B. PARDON et FILS, 20, Chaussée d'Alsberg, à Saint-Gilles-Bruxelles.

Heures de départ des trains: Roubaix à Lille, 5 15, 7 05, 8 17, 9 47, 11 47, m., 12 24, 1 42, 3 39, 5 08, 6 45, 7 33, 8 32, 9 33, 11 41, s. Roubaix à Tourcoing-Mouscron, 5 41, 7 15, 8 43, 10 17, 11 23, m., 1 19, 2 39, 4 58, 5 38, 8 13, 10 21, 11 25 Lille à Roubaix, 5 20, 6 55, 8 25, 9 55, 11 05, 12 57, 2 28, 4 40, 5 20, 6 55, 7 55, 10 05, 11 15. Tourcoing à Roubaix et Lille, 5 08, 6 53, 8 08, 9 41, 11 28, 12 15, 1 47, 3 37, 5 02, 6 06, 7 24, 8 23, 9 24, 11 02. Mouscron à Lille, 6 35, 7 50, 9 22, 11 40, 11 57, 3 13, 4 42, 5 49, 7 02, 9 00

Table with 2 columns: Item (e.g., 3 0/0, 4 1/2, Emprunts) and Price/Value (e.g., 59 50, 86 50, 95 45). Includes sub-sections for 'BOURSE DE PARIS DU 27 JUIN' and 'BOURSE DE PARIS DU 29 JUIN'.

BULLETIN DU JOUR

La semaine dans laquelle nous entrons paraît devoir être importante au point de vue des délibérations de l'Assemblée. Aujourd'hui, en effet, l'ordre du jour porte la discussion du projet de loi sur la reconstitution du conseil général des Bouches-du-Rhône. M. Gambetta doit prendre la parole sur ce projet. Aujourd'hui encore M. Wolowski, rapporteur de la commission du budget, déposera sur le bureau de l'Assemblée son rapport qui conclut au rejet du projet Magné. M. le ministre des finances en appellera de la commission à l'Assemblée. On a déjà annoncé que si sa proposition de demi-décime additionnel échouait, il aurait l'intention de se retirer. Puis viendra peut-être la motion du centre gauche, au cas possible où la commission des Trente n'aurait pas encore nommé un rapporteur aujourd'hui et pris une décision. Enfin l'Assemblée reprendra, avec la discussion des amendements, la troisième et décisive délibération sur l'électorat municipal et sur l'organisation municipale. On lira plus loin le récit de la revue d'hier qui nous est envoyé par notre correspondant parisien. La revue a été très brillante. Contrairement à ce qui avait été annoncé, aucune manifestation ne s'est produite. Une grande bataille est engagée entre les républicains et les carlistes. Le ton d'optimisme des dépêches madrilènes semble un peu baisser. On dit bien que le général Concha serait entré à Estella, mais ce n'est qu'un on-dit, nullement confirmé. La Germania de Berlin, du 25 juin, raconte que son rédacteur, M. Kossolick, vient d'être condamné par le tribunal de Berlin à six semaines d'emprisonnement pour avoir publié un article intitulé « Idées de Mars », dans lequel M. de Bismarck était comparé à un fondateur (nom que l'on donne en Prusse aux créateurs d'affaires véreuses), et où on lui prédisait sa prochaine chute. Le procureur impérial soutenait que le véritable titre de l'article était les « Idées de Mars », qu'on n'avait mis le mot idées que pour échapper aux poursuites judiciaires et que ce n'était pas la chute mais bien la mort qu'on avait voulu prédire.

La Gazette de Francfort fait remarquer qu'on ne pourra pas se marier en Prusse du 15 au 15 octobre prochain, et que c'est la loi sur le mariage qui en est cause. La loi sur le mariage civil entrera, en effet, en vigueur, le 1er octobre, et il n'y aura pas de fonctionnaires de l'état civil avant cette date. Or, tout mariage doit être annoncé quinze jours à l'avance au fonctionnaire de l'état-civil. La Gazette de Francfort a donc raison.

P. S. — Le Journal officiel publie une proclamation du Maréchal-Président aux troupes qu'il a passées en revue hier. Le septennat y est nettement affirmé une fois de plus. (Voir aux nouvelles du soir.) Le général Concha, commandant les troupes républicaines espagnoles, est tué. (Voir aux dernières dépêches.)

Appel à la bourgeoisie

Les feuilles radicales sont en train de mettre leurs lecteurs dans un bien grand embarras. Elles n'ont cessé, dès leur premier numéro, de leur inspirer la haine de la bourgeoisie. Avec un acharnement incroyable, elles se sont appliquées à la représenter comme une aristocratie égoïste, peureuse et naïve, s'enrichissant de la sueur du pauvre peuple. Dans des parallèles odieux, elles opposaient les bourgeois abêtis et exploités aux prolétaires intelligents et noblement désintéressés; les premiers formaient l'ancienne couche sociale; ils devaient être désormais écartés des affaires publiques et faire place aux seconds, aux « nouvelles couches ». Aujourd'hui, le langage des organes radicaux change tout à coup. Ils chantent les louanges de la bourgeoisie, célèbrent à l'envi son intelligence, son abnégation, son attachement à la liberté, etc... La feuille de M. Gambetta brille au premier rang de ces thuriferaires improvisés. Citons quelques phrases: « Tout ce qu'il y a d'éclairé et de patriote dans le centre droit reconnaîtra dans la lettre adressée à M. Casimir Périer la tradition la plus pure et la plus élevée des fondateurs du régime constitutionnel établi après 1830. Cette tradition reprise, agrandie et développée peut assurer la fortune, etc. » La République française, la feuille de Gambetta, de Ranc, de Spuller et de Challengel-Lacour, applaudissant à la tradition de 1830, « reprise, agrandie et développée », voilà une conversion à laquelle nous ne nous attendions pas. Mais la République française ne s'arrête pas en si beau chemin. Elle engage le parti radical, ce parti « toujours si généreux, si ouvert aux nobles sentiments, à abjurer le vieil esprit d'exclusion, d'hostilité envers tous ceux qui, loyalement et sans arrière-pensée voudraient entrer dans l'alliance » des radicaux, c'est-à-dire envers la bourgeoisie. Car cette bourgeoisie ne peut manquer de se laisser séduire par les charmes de la République des citoyens Rancet Gambetta; « La transformation des idées de M. de Montalivet maintenant

connue de toute la bourgeoisie libérale de notre pays, et cette portion si considérable de la société française ne manquera pas de... etc. »

Le Journal qui, sous le gouvernement de juillet comme sous la République de 48 et sous l'Empire, a le plus conspué et vilipendé la bourgeoisie, c'est à coup sûr le Siècle. Or, voici en quels termes s'exprime aujourd'hui la feuille de feu M. Havin: « Personne mieux que M. de Montalivet ne pouvait conseiller à M. Casimir Périer de persévérer dans la bonne voie sous l'inspiration des grands esprits progressistes de 1830; et plus loin: « M. Casimir Périer et ses amis sont désormais les guides de la bourgeoisie, mais ces guides eux-mêmes sont poussés à leur tour par la bourgeoisie tout entière, qui les encourage et les soutient. Cette portion de notre Pays, si intelligente et si solide, qui a fait depuis quatre-vingts ans tant de sacrifices, tant de révolutions pour conquérir la liberté politique, cette féconde et vaillante bourgeoisie française a compris qu'elle ne pourrait vivre que sous les lois républicaines, etc... »

« Intelligente, solide, féconde, vaillante, » quel luxe d'épithètes louangeuses à l'adresse de la bourgeoisie! Quel prodigieux changement! Pourquoi ces fleurs, pourquoi cet encens, pourquoi ces génuflexions?

Quand M. Gambetta demandait que l'on « extirpât la lèpre dévorante du clergé »; quand il proclamait « l'avènement des nouvelles couches sociales » et donnait à la radicalité de Belleville l'assurance que l'on ne couperait pas la queue du parti républicain, quand il signifiait aux monarchistes convertis de se tenir à la porte de la République, jusqu'à ce qu'ils aient donné des preuves de la sincérité de leur conversion, — M. Gambetta estimait son parti assez fort pour se passer du concours des anciennes couches. Aujourd'hui, l'excitateur comprend son erreur. Il sent que l'appui de la bourgeoisie lui est indispensable. Ce n'est pas qu'il veuille lui emprunter rien de ses idées, l'admettre à l'organisation et à la direction de la République. Loin de là!

Le parti radical n'attend de cette classe qu'une seule chose: son concours pour proclamer et établir définitivement la République. Le coup fait, les passions jalouses et haineuses qui l'inspirent reprendront le dessus et il se retournera contre la bourgeoisie, avec la même violence et la même intolérance que par le passé.

Les louanges et les flatteries que les radicaux adressent aujourd'hui à ceux qu'ils vilipendaient hier, ne sont donc pas la preuve d'une conversion ou d'un rapprochement. C'est la tactique — tactique bien usée! — qu'emploient certaines gens pour extorquer un service. Comme l'intérêt est le seul mobile de leur conduite obséquieuse, on ne peut, en leur accordant sa confiance, que jouer un rôle de dupe. Nous croyons que nos radicaux com-

promettent, dans de plates génuflexions, la fierté et l'austérité de leurs principes. La bourgeoisie libérale, « cette portion si considérable de la société française, » comme l'appelle la République Française, a une excellente mémoire. Elle n'a pas oublié la haine implacable que lui a vouée la démagogie ni les désastres effroyables que lui ont fait éprouver ses criminelles agitations.

La Pall Mall Gazette publie la dépêche suivante de Berlin, 27 juin:

« Le bruit court que le Czar aurait banni pour la vie, au Caucase, le grand-duc Nicolas et lui aurait enlevé la grande croix de Saint-Georges que le grand-duc a reçue pour ses services à Khiva. »

On assure que les directeurs de journaux seront entendus par la commission chargée de la nouvelle loi sur la presse.

La commission relative à la fixation du traitement et de la pension de retraite des instituteurs et des institutrices primaires a consacré toute sa séance de samedi à entendre M. Maurice.

Le député du Nord a combattu la proposition développée dernièrement par M. Boutan, directeur de l'enseignement primaire.

La commission des chemins de fer a discuté hier la proposition de MM. Bonnet et Wilson tendant à la réduction de moitié du taux des droits du magasinage et à la substitution du délai de 48 heures au délai de 24 heures pour l'enlèvement des marchandises dans les gares de chemins de fer. La commission s'est prononcée à l'unanimité en faveur de cet allègement important aux charges qui pèsent sur le commerce et l'industrie. Elle a décidé, en outre, qu'elle introduirait le plus tôt possible cette modification, qui est réclamée par un grand nombre de Chambres de commerce.

Le Constitutionnel prétend que les membres de la droite vont faire une démarche auprès du ministre de l'intérieur pour lui demander quelles mesures le préfet de police a prises pour empêcher l'introduction en France de la Lanterne dont, selon ce journal, de nombreux exemplaires sont déjà parvenus à domicile.

Le bruit court que M. Lucien Brun aurait été mandé à Forstsdorff par dépêche, pour y prendre connaissance d'un manifeste préparé, dit-on, par le comte de Chambord. S'il faut en croire le Nouvelliste, ce manifeste paraîtra le jour où l'Assemblée sera appelée à statuer sur les propositions Périer, Lambert de Sainte-Croix et Wallon. La même feuille ajoute que, dans le cas où la Chambre repousserait la proposition relative à l'établissement de la monarchie, le parti de l'extrême droite serait résolu à appuyer toute demande tendant à la dissolution.

Le général Chanzy est attendu à Versailles mercredi prochain.

M. le prince et Mme la princesse de Metternick sont partis hier matin de Paris pour l'Allemagne.

En Allemagne on ne respecte pas les dessins de fabrique, et Mulhouse notamment s'est plaint de ce que les industriels allemands copient ses dessins pour les appliquer sur des cotonnades de rebut qui avilissent ce dessin immédiatement. Devant un état de choses aussi préjudiciable à leurs

intérêts, les manufacturiers de Mulhouse ont signifié à M. de Bismarck que si les industriels allemands continuaient de voler les dessins originaux, ils abandonneront les impressions de choix pour se livrer aux impressions communes, et même, sur ce terrain, ils sont en mesure d'écraser à eux seuls l'industrie allemande tout entière. Il paraît que la menace a produit son effet, car on annonce le dépôt d'un projet de loi pour assurer la propriété des dessins de fabrique et atteindre les contrefacteurs.

Revue hebdomadaire de la Bourse

La semaine n'a pas été guère sur un véritable coup de surprise. Contrairement à l'attente générale, la commission du budget a rejeté, dans sa séance de vendredi, les projets d'équilibre budgétaire présentés et défendus, par M. Magné. En état laborieux de nos finances, après les recherches inutiles d'imôts nouveaux, raisonnablement établis et productifs, la pensée de surcharger purement et simplement quelques-unes des taxes indirectes, jugées les plus propres à supporter ce surcroît de fiscalité, avait paru résoudre toutes les difficultés et présenter de réels avantages de rendement, à côté de facilités de perception toujours désirables. Le temps presse, la moitié de l'exercice 1874 est déjà écoulée, et le budget attend les ressources indispensables à son équilibre. Ce n'est guère, semble-t-il, le moment de risquer des essais fort peu favorablement accueillis par l'opinion et dont rien ne présage les résultats avantageux promis par leurs promoteurs. Toujours est-il que la Bourse s'est vivement émue de ce vote d'opposition aux projets ministériels. Elle a craint non-seulement qu'il mette en péril le bon ordre de nos finances, mais encore qu'il déterminât la retraite de M. Magné. Cette double éventualité a arrêté net son élan et provoqué même une assez sensible réaction.

La cote était d'autant plus exposée à se laisser très largement influencer par ce regrettable incident, qu'il la surprenait, indifférente à tout, excepté à des orages financiers, et en plein mouvement de rapide progression. Depuis le commencement du mois la hausse avait été presque continue. Ces derniers jours, elle avait pris, en outre, des allures d'une telle vivacité que les vendeurs de primes, menacés sur toute la ligne, avaient dû se racheter, et, à certain moment, avec une réelle précipitation. Au moindre recul, toutes les rentes prises ainsi en couverture, devenaient inutiles et pouvaient, la liquidation approchant, constituer un véritable danger. Des grosses quantités en ont été rejetées sur le marché et avec une hâte égale à celle qui avait été mise à les acheter.

Sous le coup de ces dégagements considérables, et en présence des moins bonnes dispositions qui les déterminaient, la réaction ne pouvait manquer de faire d'assez brusques progrès. Elle n'a pas cependant dépassé une limite très raisonnable, grâce, il faut le confesser, aux achats exceptionnels du comptant. En quatre bourses la Caisse des Dépôts et Consignations a pris, à elle seule, plus de 700,000 francs de rente. Ajoutez à cela les levées quotidiennes de titres pour le compte des receveurs généraux. Cette puissante intervention de l'épargne et des Caisse publiques est évidemment presque irrésistible.

La journée d'hier a, en résumé, seule souffert. Pour ce qui est de la semaine, malgré l'attente portée aux plus hauts cours cotés, elle conserve encore une avance assez importante. Il n'y a toutefois à tirer aucune

Feuilleton du Journal de Roubaix

DU 30 JUIN 1874.

ZINGARA

III.—LA CONFESION DU FILS.—(SUITE.) — Il n'y a pourtant rien de bien sérieux dans ce que j'ai vu, répliqua L'Eveillé. Ce ne sont pas des cadavres de femmes qui se trouvent accrochés aux porte-manteaux... mais toutes sortes de costumes et de déguisements... pour s'habiller en seigneur, en militaire, en moine, en paysan... que sais-je encore!... Puis des parruques, des accessoires, des cosmétiques!... C'est comme dans la loge de M. Baron... ou plutôt de M. de La Thorillière... Ah ça! tu jouais donc les financiers, les comiques?... — Pas toujours! murmura M. Mathias avec un sourire équivoque. — Ah! reprit Henriot que ce sourire encouragea: ah! père, toi qui veux savoir tous mes secrets, pourquoi ne me dis-tu pas le tien? — Je te le dirai quand tu seras un homme... — Eh! mais, il me semble. — Gamin!... l'interrompt-il avec une carasse. Allons, c'est assez! Un tour de jardin par là-dessus! — On venait d'achever le souper, y compris la fameuse crème de Gertrude. Se donnant le bras, le père et le fils sortirent de la maison.

C'était par une douce nuit étoilée. A part les ombres projetées çà et là, tout se trouvait en pleine lumière. Comme les deux promeneurs longeaient le mur mitoyen, faisant crier sous leurs pas le sable de l'allée, la voisine gazouilla de nouveau son ariette. — Encore! pensa Mathias, est-ce que Piciou n'aurait dit vrai? Henriot venait de tressaillir, ralentissant sa marche, comme pour mieux prêter l'oreille. A l'autre bout du jardin, vers l'entrée d'une charmille, il s'écria tout à coup: — Quoi!... père, tu es sorti tête nue! Mais il y a de la fraîcheur... Je vais te chercher ton bonnet. Et, sans attendre la réponse, il rebroussa chemin en courant. Cet excès d'attention parut suspect à M. Mathias. Mais il n'en laissa rien paraître. Au contraire, il disparut sous le bosquet, dont sa main écarta les feuillages afin de ne rien perdre des taits et gestes de l'amoureux. Au milieu de l'allée, celui-ci s'arrêta, se retourna, regardant si personne ne pouvait le voir. Puis il bondit vers la muraille, et grimpa sur un banc qui s'y trouvait adossé. Un groupe de noisetiers s'élevait à cette place dans l'autre jardin. Parmi les branches, qui déjà s'agitaient, M. Mathias aperçut à la clarté de la lune une tête de jeune fille surgir, deux grands yeux noirs brillent, une blanche main descendre contre le treil-

lage en haut duquel il avait compté ses plus beaux fruits. — Oh! mes pauvres abricots! murmura-t-il. Il va sans dire que L'Eveillé s'était saisi de la main qui s'offrait à ses lèvres, et qu'il la couvrait de baisers éperdus. Après quoi, léger comme un chevreuil, il reprit sa course vers la maison. Le père était devenu pensif. — Décidément, murmura-t-il, ce n'est plus un enfant! Pourquoi lui tairais-je encore mon secret?... Si j'étais mort pendant ce voyage, si quelque vengeance me frappait demain, il apprendrait donc la vérité par une autre bouche que la mienne... et dans quels termes la lui dirait-on! Qui sait s'il ne méprisera pas mon souvenir!... Non, cela ne sera pas!... Il est en âge de tout comprendre, et je veux tout lui dire... L'heure est venue. Une sorte de transformation venait de s'opérer dans toute la personne de M. Mathias. Ce n'était plus le jovial bourgeois de tout à l'heure affaissé déjà par les apparences de repos. On ne l'aurait pas reconnu, tant il s'était redressé, énergique et grave comme la résolution qu'il venait de prendre. Il marcha d'un pas ferme à la rencontre de son fils, et, lui mettant la main sur l'épaule, le regardant bien dans les yeux, d'un air presque solennel: — Rentrons..., dit-il au jeune homme étonné. Henriot le fut bien davantage encore

lorsque son père, après l'avoir introduit dans la chambre mystérieuse, après en avoir fermé la porte au verrou, le fit asséoir en face de lui, de l'autre côté d'une table de chêne noirci par le temps, et lui dit: — Tu ne me reprocheras plus, mon enfant, de manquer de confiance envers toi. C'est aujourd'hui le jour des aveux... A mon tour! — Je suis né, commença M. Mathias, à Vitré, petite ville de Bretagne. Notre famille y jouissait de la considération générale. Plusieurs de ses membres avaient été baillis, magistrats, ou tout au moins dans le haut commerce. Une certaine aisance on était résultée. Lorsque le roi Henri IV réunit les deux offices de notaire et de tabellion, mon aïeul acheta cette charge, qu'il transmit à l'aîné de ses fils. Ce fut ensuite mon père qui l'exerça. Je devais lui succéder. Une dyastie de notaires. En conséquence, je fis mes humanités chez les jésuites de Rennes. J'y commençai même l'étude du droit. Mais une occasion s'offrit de terminer à Paris, on m'y envoya. Je me rappelle encore! mes étonnements, mes admirations des premiers jours. Cette ville immense, cette foule sans cesse agitée, tous ces bruits se croisant dans l'air, les édifices, les magnificences, les raretés, les plaisirs, toutes ces choses inconnues jusqu'alors ravirent et captivèrent aussitôt ma jeune imagination. Une ardente curiosité me

passionna. Je voulais tout voir et tout connaître. Le beau côté d'abord, puis le revers de la médaille. Il y a deux Paris, mon enfant. Celui que tu connais, le Paris superficiel, aimable, souriant, qui charme et brille; l'autre ténébreux, grimacant, horrible comme l'enfer qu'a révé le Dante. J'y descendis, je l'explorai. Ces mystérieux repaires où grouillaient les mendians et les bandits, ces tripots où l'on perd à la fois sa fortune et son honneur, toutes ces régions du mal exerçaient une étrange attraction sur moi. Rien ne m'y souilla, rien ne m'y tenta. Je regardais, j'étudiais, voilà tout. N'était-ce pas, tu le comprendras tout à l'heure, un présentiment de l'avenir qui m'était réservé? Un compatriote, un ami, nommé Lombard, s'adjoignait ordinairement à ces excursions quelque peu hasardeuses. Il suivait les cours de l'école de médecine, et, bien que très intelligent, très adonné à la science, il ne fut peut-être pas resté aussi invulnérable que je l'étais moi-même à la contagion du vice. Les meurs des aventuriers et des zingaris le séduisaient. — J'aurais aimé, disait-il, cette existence d'audace et de liberté!

(A suivre)